

EXPLORATION

DU

GRAND FLEUVE DU CAMBODGE.

(Septembre 1862.)

Le ministre de la marine et des colonies a reçu de M. le vic-amiral Bonard, gouverneur commandant en chef en Cochinchine, des détails sur une exploration faite par ce dernier au mois de septembre 1862, à bord de l'*Ondine*, dans le fleuve du Cambodge appelé, par les Annamites, le *Grand-Fleuve*; nous extrayons de ce document les passages ci-après :

Le Grand-Fleuve prend sa source dans les montagnes du Thibet d'après les relations des Asiatiques, longe la Chine, passe derrière la province de Hué, d'où il se répand en deux principaux cours d'eau, l'un antérieur, l'autre postérieur¹. Ces deux bras se divisent en neuf embouchures pour aller se jeter dans la mer, après avoir sillonné l'immense delta de la basse Cochinchine. Plusieurs de ces canaux naturels sont assez profonds pour donner passage aux grands navires. Tous contribuent à la fertilité exceptionnelle de ces vastes contrées par le limon qu'ils déposent dans leurs inondations périodiques.

L'élévation ou la crue du Grand-Fleuve a la plus grande analogie avec celle du Nil; seulement, je crois qu'ici les terrains fertilisés sont bien plus vastes que ceux qu'arrose le Nil.

L'époque de la crue des eaux coïncidant en basse Cochin-

1. Nom que les Annamites donnent aux deux grandes divisions du fleuve.

chine avec la saison des pluies, quelques personnes ont pensé, à tort, que ces pluies étaient la cause de l'élévation des eaux. Ces pluies ne peuvent être que d'un apport très-minime sur un volume d'eau ayant une vitesse de 3 à 4 milles à l'heure, par 20 et 30 mètres de fond, sur une largeur de 200 à 300 mètres.

Incontestablement, cette crue périodique a pour cause principale l'immense avalanche d'eau produite par la fonte des neiges des montagnes du Thibet.

Du mois d'avril au mois de novembre, les pluies tombent en Cochinchine, et la crue ne se fait guère sentir d'une manière notable que vers juillet et août, et la décroissance vers les mois de novembre, époques qui coïncident avec celles où les neiges fondent ou cessent de fondre au Thibet.

La crue des eaux se fait de plus en plus sentir à mesure qu'on remonte le fleuve. La différence des niveaux entre les hautes et les basses eaux va dans certaines parties jusqu'à 10 mètres.

Mais, à peu d'exceptions près, il est remarquable que le grand courant conserve un cours régulier et qu'il ne fait que s'épancher. Il s'est tracé un sillon permanent, et sur ces bords la construction légère et fragile de toutes les habitations faites sur pilotis, est un témoignage frappant de la bénignité de ces crues d'eau, qui fertilisent tout et ne ravagent rien.

Cela s'explique facilement par les précautions que la nature elle-même a prises sur une immense échelle, précautions que les hommes ont essayé d'imiter, tant pour se créer des réservoirs pour les temps de sécheresse que pour donner une issue momentanée aux trop grandes crues d'eau, qui, faute de ce palliatif, ne laissent après leur passage que des ruines et des landes dénudées de terre végétale.

Tels sont les travaux du lac Maréotis en Egypte; tels sont les travaux tentés en France contre les crues de la Loire.

Le Grand-Fleuve, après avoir grossi son cours de toutes les neiges fondues dans le Thibet et des pluies des montagnes du Laos, arrive rapide, profond, écumant à la partie du Cambodge qui borne la basse Cochinchine.

Là, il se partage en trois parties : la première est destinée à former le cours d'eau remontant vers l'ouest, véritable réservoir du trop plein qui fertilise les plaines de la basse Cochinchine dans la saison sèche.

La seconde est destinée à former ce que les indigènes appellent le *fleuve postérieur*, et ses nombreux canaux qui communiquent avec le golfe de Siam.

La troisième forme le *fleuve antérieur* qui passe devant la citadelle de Mytho pour aller se jeter dans la mer, après avoir fourni des eaux fertilisantes à toute la partie nord de la Cochinchine, et avoir, de distance en distance, traversé les terres qui le séparent du fleuve postérieur par des canaux. Ces canaux facilitent aux barques les plus légères, en dehors des grands courants dominants, la communication d'un fleuve à l'autre, et même le moyen de remonter facilement jusqu'aux centres commerciaux qui sont assis sur les bords du fleuve.

Ce point de partage des eaux offre donc l'aspect d'un grand bassin auquel communiquent quatre immenses cours d'eau, le Grand-Fleuve venant du Laos et ses trois dérivés : aussi appelle-t-on ce bassin les *Quatre-Bras*.

Cette position magnifique a de toute nécessité donné naissance à une place commerciale qui a survécu à toutes les guerres et aux révolutions qui ont ravagé ce malheureux pays, malheureux par la faute des hommes, car la nature a tout prévu pour y faire naître une prospérité exceptionnelle.

Après avoir à peu près esquissé le cours du Grand-Fleuve (sauf la partie N. N. E. qui n'a pas encore été explorée, mais qui va l'être incessamment), il est nécessaire de suivre dans leur parcours ses divers embranchements, pour donner une idée exacte de leur importance dans le présent et dans l'avenir.

1° *Bras remontant vers l'ouest*. — Ce bras, partant de Nam-Vang, passe successivement, en remontant vers l'immense lac qui lui sert de dégorgeoir, dans l'ancien royaume du Cambodge, devant les centres de population de Nam-Vang et Panom-Peign, qui est relié à la capitale Houdon, par une route presque submergée dans la saison des grandes eaux, mais qui peut facilement être franchie dans l'espace d'une heure, à dos d'éléphant, et de deux havres, en embarcation, pouvant aller jusqu'à la citadelle où réside le roi.

Cette branche du Grand-Fleuve communique au lac, dont la superficie est de plus de 400 lieues, par différentes branches ; quelques monticules, des îles peu élevées au-dessus du niveau de l'eau, d'autres entièrement noyées ou dont on ne voit que le sommet des arbres, amortissent le courant du fleuve, et

l'immense lac est une nappe d'eau qui n'est troublée que par le vent.

En parcourant le lac, qui offre à peu près partout une profondeur de 10 mètres, on découvre à l'horizon, à mesure qu'on s'approche, les chaînes de montagnes qui forment le cirque de ce vaste réservoir.

Plusieurs villes, ou plutôt des réunions de commerçants, sont dans le voisinage du lac; mais comme les habitants sont obligés de se mettre à l'abri des crues périodiques, ces centres de populations ont choisi des terrains assez élevés pour ne pas en être incommodés.

Il s'ensuit que, dans la saison de la crue des eaux, quoique de très-forts navires puissent parcourir le lac, il est de toute nécessité, pour communiquer avec ces centres, de faire en canot des courses de cinq à six heures entre les arbres, dont la cime seule paraît.

A l'époque de la décroissance du fleuve, il ne reste plus dans le lac que quelques mètres d'eau, ce qui rend la navigation impossible pour la plupart des navires. A ce moment, qui est celui de la pêche dont je parlerai plus loin, des routes unissent à ces centres de populations les points où les embarcations peuvent accoster.

J'ai vu un assez grand nombre de charrettes inutiles au moment où nous étions dans le lac; elles témoignent d'un transport assez considérable par terre, lorsqu'elle est asséchée.

Dans la saison sèche, de petites embarcations seules peuvent parcourir le lac et commercer par le moyen des transports à l'aide des charrettes ou des éléphants.

Le rôle que remplit ce vaste bassin est facile à concevoir : aussitôt que le Grand-Fleuve n'est plus assez élevé à Nam-Yang pour verser ses eaux dans le lac, celui-ci, à son tour, rend à la partie est des fleuves antérieur et postérieur, peu à peu, l'eau qu'il avait reçue. C'est ainsi qu'au point dit des *Quatre-Bras*, il y a dans toute saison assez d'eau pour assurer la navigation de grands bâtiments, et que la chasse produite par ces eaux rend libres les embouchures qui, sans cette chasse, seraient inévitablement obstruées par le fait des vents de N. E., qui règnent en Cochinchine à cette époque de l'année.

La décroissance des eaux du Grand-Fleuve, par suite de celle du lac, donne naissance à un phénomène annuel qui produit d'énormes gains à ceux qui peuvent en profiter.

Le poisson, en quantité immense et de qualité excellente pour la consommation, très-délicat au goût et préférable, à mon avis, à la morue, se trouvant surpris dans ce vaste lac comme dans une nasse immense, cherche à s'échapper, lorsqu'il aperçoit le danger, par tous les exutoires du lac. C'est là que les pêcheurs qui l'attendent font des pêches miraculeuses, et qu'ils les complètent avec plus de facilité encore lorsqu'ils peuvent saisir, pour ainsi dire à la main, les poissons qui se sont laissés attarder dans ces fosses sans issues.

Cette pêche annuelle, à moins qu'elle ne prenne une bien grande extension, ne paraît pas devoir diminuer, car toutes les eaux de la Cochinchine étant extrêmement poissonneuses, il est probable que le lac se peuple tous les ans de plusieurs millions de poissons venant des centres de reproduction.

Le vaste pays du Cambodge, dont les limites géographiques sont bien indéterminées, s'étendant dans le royaume de Siam, dans le Laos et dans la Cochinchine, — si bien doté par la nature pour être habité par un peuple riche et industriel. — offre un aspect déplorable.

Les révolutions, les dissensions intestines, la pression et les ravages successifs causés par les guerres de Siam et de la Cochinchine, se disputant les débris d'un grand empire, ont fait de ce beau pays presque un désert habité par une population misérable, vivant au jour le jour, ne cultivant que ce qui est le plus strictement nécessaire à la nourriture, se logeant dans des cases en paille, au milieu des eaux une partie de l'année, dans les vases pendant les mois de sécheresse.

D'ailleurs, pour qui travailleraient ces malheureuses populations? Comment pourraient-elles entreprendre des travaux d'endiguage, des cultures sur une grande échelle? A chaque instant, non-seulement leur propriété, mais leur vie est en question. Elles sont obligées d'être toujours prêtes, comme Bias, à porter leur avoir avec elles dans un bateau, fuyant devant les exacteurs, les pirates ou l'inondation.

Mais cet état de choses peut changer, car il n'en a pas toujours été de même. — Le royaume du Cambodge, qui n'est plus qu'un amas de débris, a été un grand empire; l'industrie et l'agriculture ont dû y être développées sur une grande échelle: les témoins de ce que j'avance sont encore debout, protestant contre l'incurie des hommes.

A une heure d'Ankor, qui n'est qu'une forteresse très-peu fortifiée, sinon par les vases dont elle est entourée, dans

laquelle on ne peut pénétrer par terre dans cette saison que par une chaussée de plus d'une lieue entre des marais noyés, après avoir vu de tous côtés ces cases éphémères servant d'abri à la population, on est surpris, ébloui du spectacle inattendu qui s'offre tout à coup à la vue.

Un grand carré de 100 mètres de côté, dallé en pierres de taille larges et parfaitement jointes, ayant aux différents angles des simulacres de lions en pierre dont un ou deux seulement sont en assez bon état, vous mène à une porte colossale ouverte dans une muraille également en pierres de taille, qui se prolonge à perte de vue dans les touffes de la luxuriant végétation au milieu de laquelle on se trouve.

La porte donne entrée sur une large jetée en belles pierres de taille, bordée des deux côtés par une balustrade en pierres dont il ne reste que des débris. Au milieu de cette jetée, des deux côtés, sont deux petits temples, également en pierres de taille et couverts de ciselures ressortant parfaitement partout où la pluie n'a pas fait de ravages.

Cette jetée, qui a deux cents mètres de long à peu près, est entourée des deux côtés par deux vastes bassins que la végétation tropicale a envahis, mais dont la forme gigantesque et le beau travail peuvent encore parfaitement se juger.

En parcourant cette jetée, on a en perspective un vaste édifice tout en belles pierres de taille ayant plus de deux cents mètres de développement, dominant le sol par un soubassement de même nature. Des colonnes torsées garnissent toutes les fenêtres, ouvertes sur une seconde galerie. Les fenêtres et les portes sont enjolivées par les sculptures les plus fraîches et les plus gracieuses ; les toits, également en pierres de taille, se relient gracieusement à l'édifice qu'ils couronnent par de petits pavillons ou belvédères couverts d'une immense quantité de sculptures et de guipures qui mettent le tout dans une harmonie parfaite.

Un péristyle de vingt marches conduit au pavillon du centre. En le traversant, on arrive à une cour analogue à la première, comprenant chaussée et bassins. La chaussée aboutit à un second escalier ; le tout est entouré de cellules dont les portes et les fenêtres sont couvertes de sculptures sur pierre d'une admirable exécution.

La seconde façade ne diffère guère de la première ; même luxe d'ornementations et de sculptures, même élévation au-dessus du plan du premier édifice. On voit qu'en y pénétrant,

on voulait inculquer au fidèle, matériellement, qu'il allait passer à un degré d'initiation plus élevé.

Du pavillon du second édifice, on passe dans la cour, identique pour la forme, au troisième édifice.

Mais ce dernier, tout en conservant la forme des précédents, les domine par l'énorme élévation de son soubassement qui force à monter près de cent marches pour parvenir à son pavillon central. De plus, le nombre des enjolivements, des sculptures, des clochetons ouvragés dominant le faite de l'édifice, surpasse de beaucoup ceux que l'on a dû visiter avant de pouvoir y arriver.

Chacun de ces édifices est semé de chapelles où se trouvent les statues consacrées à l'ancien culte de Boudha. Quelques-unes subsistent encore, quoique mutilées. Cependant une ou deux de ces chapelles sont en assez bon état. On y trouve aussi une espèce de musée bouddhique, où sont accumulés des débris d'objets de ce culte et que fréquentent quelques bonzes, ombres de ceux qui ont eu la puissance nécessaire pour créer une merveille du genre de cet admirable édifice.

Il faudrait du temps et des connaissances que je ne possède pas pour mettre à jour tout ce qu'il y a de curieux pour l'histoire de ce pays dans les inscriptions, sculptures et bas-reliefs qui couvrent tout cet immense édifice, égale au moins en développement au Louvre et aux Tuileries réunis.

Je ne puis que signaler ce que j'ai vu, sans en donner l'explication, mais je ne saurais nier que je me suis senti bien ému en voyant du haut de cette dernière pagode d'initiation cette immense construction, communiquant par quatre portes au désert. Du haut de cette pagode, je découvrais un immense et fertile pays où la nature seule a repris ses droits, où l'homme n'est plus rien aujourd'hui par sa faute.

Sous ses immenses galeries de plus de 200 mètres chacune, ayant en grande partie victorieusement résisté aux injures du temps, grâce à la solide construction de l'édifice, dont les pierres sont jointes à l'émeri, on voit, outre les guipures et sculptures dignes d'être comparées aux travaux les plus délicats du Louvre, se dérouler trois rangées de bas-reliefs très-bien conservés et aussi nets que s'ils sortaient de la main de l'ouvrier habile qui les a faits, et cela sur un espace de 10 mètres de hauteur sur 800 à 1000 mètres de longueur.

La légende de l'histoire, la religion de ce peuple disparu

est là entièrement exposée aux yeux des incrédules, qui ne pourront plus nier que le misérable Cambodge d'aujourd'hui a nourri et peut nourrir encore un grand peuple artiste et industriel. Ils ne pourront plus le nier, lorsqu'ils verront ce qui a été fait, il y a quelques milliers d'années, dans ce pays favorisé par la nature et où les hommes seuls ont changé.

DESCRIPTION DES EMBRANCHEMENTS DU FLEUVE.

1^{er} embranchement. — Les centres de population situés sur cet embranchement du fleuve sont : *Fnon-Fing* et *Fignalecc*.

Ceux situés sur le lac sont *An-cor* et *Batang-bang*. Dans cette saison, du point où peut mouiller un bâtiment par 10 mètres d'eau, il faut six heures en embarcation pour remonter à *An-cor* où siège un gouvernement siamois.

La seconde ville, *Batang-bang*, chef-lieu d'une province du Cambodge, également située sur le lac, exige aussi une course de plusieurs heures en embarcation, à partir du lieu où l'on peut mouiller.

Cette dernière ville communique régulièrement avec *Bang-Kok*. Il faut pour faire le trajet six journées d'éléphant et cinq journées de barques.

2^e embranchement du grand fleuve appelé fleuve antérieur. — Cet embranchement est celui qui longe la province de *Mytho*, et qui trace la limite de la Cochinchine française; il est navigable pour de grandes canonnières, passe devant *Mytho* et se rend à la mer par la passe dite de *Mytho*, dans laquelle il y a une barre de 6 mètres d'eau.

3^e embranchement du grand fleuve appelé fleuve postérieur. — Ce nouvel embranchement parcourt le Cambodge; il est également navigable pour de grandes canonnières, communique sur son parcours avec les centres de populations de *Sadec*, *Chaudoc* et *Ving-Long*. Le premier de ces centres est un grand marché, principalement habité par des Chinois ou fils de Chinois et de femmes annamites.

Les deux autres points, tout en étant aussi des centres commerciaux, ont des citadelles annamites.

La dernière de ces citadelles, *Vinh-Long*, est en ce moment occupée militairement par nous; le vice-roi réside dans la citadelle, jusqu'à ce que l'entière exécution du traité permette de lui remettre le gage que nous détenons.

Quant à Chaudoc, citadelle assez peu forte au milieu de terrains marécageux, qui peut être battue par des navires au mouillage, elle a une grande importance pour les Annamites, en ce que cette citadelle se relie avec *Ha-tien* par le canal appelé par plusieurs géographes *canal de Cancao*, et, de plus, fournit les petites garnisons échelonnées le long de ce canal, destinées à contenir les incursions des Cambodgiens sur le territoire annamite.

Tous ces postes et cette citadelle, situés au milieu des marais, ne sont habitables d'une manière permanente que par des hommes qui sont nés dans le pays. Ils pourraient être facilement enlevés si le besoin s'en faisait sentir ; mais leur occupation permanente par des troupes européennes ne pourrait avoir lieu qu'avec de grandes pertes d'hommes causées par les maladies, et de grandes dépenses d'installations.

La citadelle de *Ha-tien*, chef-lieu de la province de ce nom, la plus pauvre de la Cochinchine, voisine de Chaudoc, est située sur le golfe de Siam. Elle est désignée sur quelques cartes, comme le canal qui la traverse, sous le nom de *Cancao*.

L'importance que quelques personnes ont cru devoir donner à ce canal et à cette ville est loin d'exister. La rade, située sur le golfe de Siam, est très-mauvaise en toute saison, dangereuse dans la mousson du S. O. Les navires sont obligés de mouiller à de grandes distances, et ne peuvent communiquer qu'au moyen de jonques du pays. Il en est de même pour le canal dit de *Cancao*, passant au pied de la citadelle de Chaudoc ; ce n'est qu'exceptionnellement et avec de grandes difficultés qu'un petit navire comme la canonnière que j'y ai envoyée peut communiquer dans le moment de la grande crue des eaux.

La carte jointe à ce rapport montre que le canal de *Cancao* n'a réellement d'importance que comme limite naturelle, pouvant arrêter les incursions des Cambodgiens sur le territoire annamite.

RESSOURCES COMMERCIALES DU CAMBODGE.

Les ressources commerciales que l'on peut tirer en ce moment du Cambodge ont été très-exagérées. Il suffira, pour

s'en rendre compte, de consulter les relevés commerciaux pris dans les principaux marchés recevant tous les produits susceptibles d'exportation avant que la guerre n'eût troublé les relations commerciales.

Coton. — Le coton n'est cultivé en quantité notable que dans les plaines du Laos. Ce produit, qui peut prendre une grande extension, ne servait généralement qu'aux usages locaux, et le surplus était expédié à Hué, d'abord de l'entrepôt des Quatre-Bras sur la ville chinoise de Cho-Ton, et de là dans la Cochinchine du Nord.

Le coton entreposé aux Quatre-Bras a été de 4000 tonneaux et vendu au prix de 20 piastres le tonneau.

En ce moment, par suite des troubles du Cambodge à peine apaisés, la production est moindre, mais avec la paix et des encouragements elle devra prendre une grande extension.

Soie. — La soie est cultivée, mais en petites quantités, sur les bords du Grand-Fleuve. Cette production a été très-minime, et ne s'est pas élevée, par le mouvement des entrepôts, à une valeur de plus de 4000 piastres.

Ce commerce peut prendre une grande extension parce qu'il est facile de faire plusieurs récoltes par an. Mais dans l'état actuel, ni le prix de revient, ni le prix des étoffes fabriquées dans quelques localités ne peut offrir au commerce des bénéfices suffisants. C'est comme pour beaucoup d'autres productions une affaire de paix et d'avenir.

Poisson salé. — La pêche du poisson salé, de bon goût, se conservant bien, en peu de temps prendrait une extension considérable par l'exploitation du grand lac et des différents cours d'eau.

La quantité ayant passé aux entrepôts peut être évaluée à 20 000 tonneaux.

Sésame. — Le sésame, qui vient parfaitement dans toutes ces contrées, figure pour 600 et quelques tonneaux.

Sa valeur commerciale est estimée à 8000 piastres.

Légumes secs. — Les pois et haricots viennent avec une grande facilité, et sont de bonne qualité. Leur produit s'est élevé à 2000 piastres.

Tabac. — Le tabac, qui est d'excellente qualité, n'a été cultivé que pour la consommation ; il se vend à 30 francs environ les 32 kilogrammes. C'est donc jusqu'à présent un produit d'exportation à peu près nul, mais qui peut devenir considérable dans l'avenir.

Indigo. — Les petites quantités d'indigo de bonne qualité, mais mal préparées, qui ont été livrées au commerce, ont été absorbées par les besoins locaux.

Opium. — L'opium a été importé pour une valeur d'à peu près 40 000 piastres.

A ces sources de commerce, on peut joindre quelques dents d'éléphant et des bois de construction.

Ces derniers sont de bonne qualité, mais tous les abords du Grand-Fleuve ont été dépouillés de ce qu'il y a de meilleur. Il faut, pour se procurer de bonnes essences, aller dans l'intérieur, qui offre des ressources considérables; mais, faute de routes, on est obligé de les couper dans la saison sèche et de profiter des inondations pour les amener dans la partie praticable à la navigation.

Au prix où sont les bois dans les colonies environnantes et en Chine, cette exploitation peut offrir de beaux bénéfices.

C'est donc, en résumé, pour le commerce, sauf le commerce du riz, qui, à part la province de Vinh-Long, est très-faible comparativement à la production de la Cochinchine française, un mouvement commercial annuel de :

Coton.....	80 000	piastres.
Soie.....	4 000	—
Poisson.....	40 000	—
Sésame.....	8 000	—
Légumes secs.....	2 000	—
Opium.....	40 000	—
Bois.....	20 000	(pour mémoire.)
Étoffes de coton, quincaillerie, outils divers.....	20 000	—
Indigo.....	»	—
Tabac.....	»	—
Sel venant de Bien-Hoa, pour saler le poisson.....	10 000	—
Total.....	224 000	piastres.

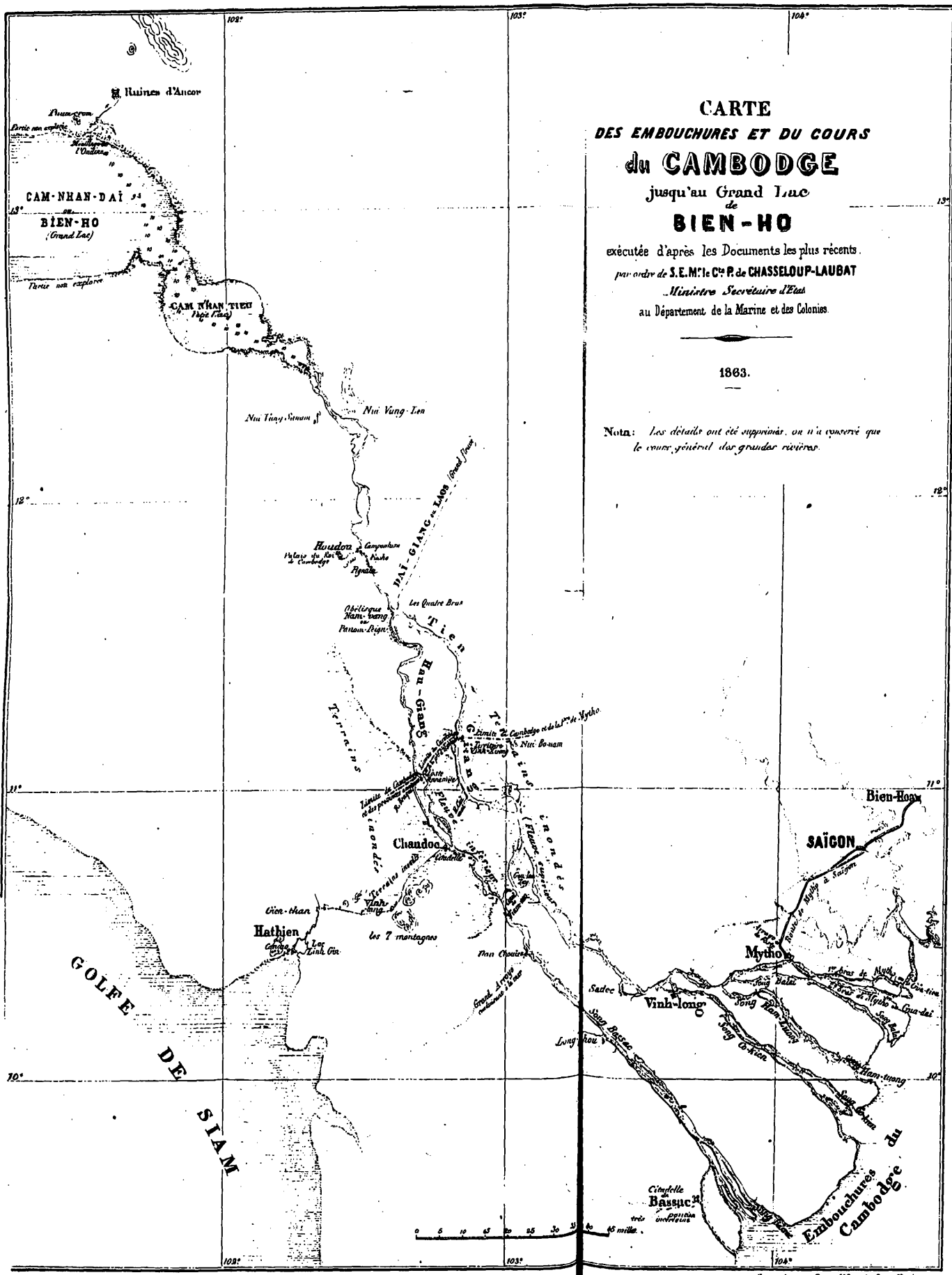
Ce commerce se fait à la cueillette, par des Chinois principalement, qui vont recueillir dans de petites barques des quantités minimales de tous ces produits. Ils les portent aux entrepôts des Quatre-Bras et de Cho-Ton; peu de ces produits prennent la direction de Siam, à cause de la difficulté des transports. Ces négociants ambulants vivent de rien et chan-

CARTE
DES EBOUCHURES ET DU COURS
du CAMBODGE
jusqu'au Grand Lac
de
BIEN-HO

exécutée d'après les Documents les plus récents.
par ordre de S. E. M. le C^{te} P. de CHASSELOUP-LAUBAT
Ministre Secrétaire d'Etat
au Département de la Marine et des Colonies.

1863.

Nota: Les détails ont été supprimés, on n'a conservé que
le cours général des grandes rivières.



Imp. Auguste Rey, 118, r. de Riv. Paris.

gent ces produits contre des étoffes ou des outils qu'ils rapportent.

Dans l'état actuel, le grand commerce ne peut espérer lutter avec ces petits industriels, sobres et économes. Ce n'est que lorsque l'on aura pu établir de grandes cultures que cette terre, énormément fertile, offrira aux grands négociants un riche aliment en coton, soie, tabac, etc.

Malgré la sobriété et l'économie des Chinois qui font ce commerce, il suffira de montrer, pour une production facile à transporter, le poisson par exemple, combien les frais de transport font augmenter le prix de revient de ce qu'il coûte sur les lieux.

Le poisson qui, au lac, coûte :

6 ligatures ou 6 francs les 64 livres (ou picul), revient :	
A Nam-Van (les Quatre-bras), à.....	10 ligatures.
A Saïgon.....	20 —

Il est vrai que ces frais de transport étaient grevés d'un impôt de 10 p. 100 aux Quatre-Bras par la douane du Cambodge, opérant pour le compte de Siam, et d'une valeur égale aux douanes annamites en Cochinchine.

La possession de la rive gauche du Grand-Fleuve par la France, fleuve qui passe à Mytho, peut faire supprimer ce droit de douane pour les denrées allant à l'entrepôt de Mytho, les douanes annamites ne pouvant fonctionner dans nos eaux.

BONARD,
Vice-amiral.

